

GUY ALLIX (Moment poétique d'Aurillac, 3 décembre 2013)

Guy Allix est un poète de l'urgence. L'urgence de vivre au présent. L'enfance vécue au Nord, « *l'horreur irracontable* » dit-il, a peut-être contribué à inscrire sa poésie dans le présent. Une poésie jalonnée par le silence, le sang et le temps pour crier l'urgence de vivre : « *couler les mots pour dire les mots qui manquent à ton sang* » (*Solitudes*). De livre en livre Guy Allix noue ces termes pour affirmer que poésie et vie sont en osmose. Indissociables. Pour lui poésie et vie sont synonymes.

Du silence il écrit par exemple dans *Lèvres de peu* : « *Le silence goutte à goutte / Étonne le souffle* ». Le temps est celui de la vie, la vie hantée par la mort. Le titre du dernier livre paru chez Rougerie *Survivre et mourir* donne le ton de sa vision du monde pour le moins mélancolique sinon pessimiste. Comprenons que la vie se confond avec le sang. Au point qu'un glissement de sens conduit le poète à muer le sang en encre dans l'objet poème. Il écrit dans *Solitudes* « *Tu coules tes mots comme ton sang / Dans l'épreuve intime / L'éclaboussure des sens* ». Ainsi les mots coulent dans les vers du poème comme le sang coule dans les veines du vivant. L'urgence de vivre, Guy Allix la crie dans des poèmes âpres, acerbés, écorchés. « *La plaie de l'encre / Le sang fige le temps sous l'écorce / S'incruste au cœur des mots* ». Car l'écriture est l'effet de son rapport au monde où la douleur éprouvée n'efface pas le désir de vivre.

Depuis la parution de son premier livre en 1974, Guy Allix a bâti un univers dont les repères sont le silence et le cri. Entre l'un et l'autre, de l'un à l'autre, le poète affirme sa volonté de vivre ici et maintenant. L'urgence, le cri, il les exprime dans *Le Déraciné* : « *Tu reprends voix dans la révolte / Tu reprends vie / Tu reprends cri // Le poème t'avoue dans un autre lieu* ». Cet autre lieu est-il l'amour ? Il esquisse une réponse dans *Survivre et mourir* : « *J'avoue que j'ai aimé et cela même suffit* ». Les deux autres vers du triptyque : « *En fin de course, en vain. / Le temps s'épuise. Enfin.* » atténuent la force de l'aveu. Mais ailleurs, dans *Oser l'amour* sa parole n'est pas acerbe : « *Tu as osé l'amour / et rien d'autre n'existe / que ce souffle à mi voix* ». La suite d'aphorismes *Traces du sans-lieu* révèle son humilité, exemple la trace 8 : « *Je rêvais de grandes envolées lyriques... Mon corps est retombé* ». La parole humble serait-elle par la suspension des poèmes le moyen de retarder la chute ?...

Dans un entretien avec la poète Marie-Josée Christien Guy Allix termine par ces propos : « *Le poète prend humblement la parole auprès des plus humbles. Humblement et avec la conviction inébranlable de la révolte. Notre place est avec le sang dans la rue (Neruda). Le poète parle le silence terrible de ceux qu'on humilie.* ». Parole de libertaire.

MICHEL BAGLIN (Moment poétique d'Aurillac, 24 mai 2011)

La poésie est « *la source* » de l'œuvre littéraire multiple de **Michel Baglin** ainsi qu'il l'exprime dans un entretien avec Georges Cathalo (**Décharge**, n°140). Elle irrigue en effet nouvelles, romans, essais, récits. Depuis 1974, ses nombreux livres ont pour point commun de parcourir les chemins multiples de l'espace géographique et de l'espace du langage. Les titres indiquent clairement le rapport que le poète instaure avec le monde et annoncent leur contenu. ***Les Chants du regards, Les Pas contés carnets de Cerdagne, Chemins d'encre, Récits & carnets***, par exemple, mettent en avant le désir de découvrir et de chanter le monde, aussi bien celui des grands espaces - réels et imaginaires - que celui des hommes et des femmes. Avec le pas de côté du doute, du refus des compromissions, et marqué par l'hommage rendu aux êtres les plus simples, le tout servi par une écriture exigeante, où la rigueur et la précision sont toujours recherchées : « *on marche comme on s'arrime à la terre...* » dans le « *chemin secret/de la confiance/en la parole/contre la force des apparences* ».

Les thèmes universels sont bien sûr résonnants : la résistance aux agressions que le monde subit, l'élévation amoureuse de la femme, les aperçus fraternels des femmes et des hommes dans leur quotidien. À propos de ***L'alcool des vents*** Alain Freixe note « Si ivresse il y a à lire Michel Baglin, c'est celle qui ouvre sur la fraternité, celle qui nous fait trinquer « *à tous les vertiges qui font l'homme incertain* », qui nous permet de « *nous agrandir de l'autre* » ».

La fraternité, comme un fil conducteur, traverse toute son œuvre incarnée dans le réel. « *Je suis d'ici et en exil pourtant* » écrit-il dans ***Les pas contés***. Voilà une poésie éloignée des abstractions souvent artificielles, voilà une poésie à hauteur de l'humain, en recherche constante des femmes et des hommes entre réel et exil. Une poésie montrant la voie : le chemin entre l'un et l'autre. Entre soi et autrui.

Michel Baglin est poète à la fois promeneur, randonneur. Marcheur. Il marche en poésie : dans l'entretien avec Georges Cathalo dans **Décharge** (n°140) il affirme que marcher et écrire, chemins et lignes - « *au bout de ces chemins et de ces lignes, il y a la même quête de la présence.* » -, réalisent cette quête qui dépasse l'insatisfaction, qui résiste à tout ce qui voudrait réduire le monde et les hommes à l'état d'objet, de sorte qu'ils soient présents au monde et à eux-mêmes. Ainsi dans ***L'obscur vertige des vivants*** il invite chacun à « *descendre dans/le paysage/vers le réel : / trouver passage/par l'étreinte / des sentiers.* ».

Par le biais du poème, ou de la prose, Michel Baglin fait des lieux du réel une échappée et une expérience de la liberté, une invitation au partage.

Fondateur et directeur en 1980 de la revue et des éditions **Textures** jusqu'en 1990, aujourd'hui revue en ligne : revue-texture.fr

ALBERTINE BENEDETTO (Moment poétique d'Aurillac, 14 mars 2017)

Albertine Benedetto écrit pour ne pas oublier, pour que nul n'oublie. En cela elle relie une mémoire propre, intime dont l'enfance est le creuset et une mémoire collective où s'insère précisément la mémoire personnelle. Cela dans une langue où leur imbrication est si bien agencée qu'elles se confondent et se distinguent à la fois. Aussi bien en vers qu'en prose elle mêle la petite histoire, celle des gestes du quotidien dont chacun porte en soi les souvenirs et la dite grande Histoire : ses poèmes traversés par l'horreur de la Grande Guerre où le passé émerge dans le présent, où métaphoriquement le présent est chargé du passé qui lui donne sens. En témoigne dans ses poèmes le lien entre la tragédie de 14-18 à celle par exemple de Gaza ainsi que **Le présent des bêtes** où mémoire, mythe, objets disent la fragilité et la permanence des vivants, humains et animaux.

De même, elle porte au présent un passé intemporel tel le mythe d'Eurydice et Orphée. Elle le rend actuel parce que l'enjeu est bien le désir qui ne cesse d'allumer le cœur des êtres. Ainsi apparaît chez la poète un mouvement fondé sur la résurgence du passé dans le présent. qui en appelle à la permanence du désir et à la fois à son caractère éphémère, mouvement irrigué par la sensualité de sa poésie : « *Maintenant il connaît le poids / de l'ombre de la chair / il est écrasé par ce corps absenté / son fantôme impalpable // toute autre est inconnue / même si son pas le ramène / à Eurydice ou son sourire / plus faux d'être celui d'une autre // toute femme le terrifie / d'être ce poids / entre ses bras // quand Eurydice est si légère / dans sa robe fine / transparente sous la pluie* » (**Eurydice maintenant nue**, Chiendents)

Alma mater par exemple est un long cri en hommage à la mère, aux mères. La poète évoque aussi bien la petite histoire des mères et de leurs enfants que la grande Histoire où mères et enfants subissent les affres des guerres. La maternité est régulièrement présente dans sa poésie. Ses livres révèlent l'importance du quotidien, de l'actuel que l'écriture noue intimement au mythe. Je pense à Eurydice et Orphée, à Ulysse. Il y a dans sa poésie la tension constante entre la mémoire réelle et fictive et l'immédiat quotidien.

Albertine Benedetto est poète du désir à la fois mémoriel et sensuel.

GENEVIÈVE BERTRAND (Moment poétique d'Aurillac, 18 octobre 2016)

La poésie de **Geneviève Bertrand** est l'échappée permanente depuis les lieux du monde et la recherche de leur quintessence dans le « *Lieu sacré* » ainsi qu'elle l'écrit. Au fil des poèmes elle déploie un nomadisme poétique entre la dimension concrète des lieux et l'abstraction métaphysique du Lieu « *sacré* » et « *spirituel* ».

Parmi les domaines nourriciers de sa poésie le corps est prégnant sinon obsessionnel. Non un corps « métaphorisé » mais bien le corps de chair, de sang, d'humeurs... Il ne s'agit pas pour Geneviève Bertrand d'être enfermée dans le lieu du corps mais à partir de lui de s'élever. Elle est poète de l'incarnation et de l'élévation. Incarnation dans la matérialité du corps, incarnation explicite par la fréquence des termes le connotant, surtout ceux qui le mettent en mouvement et rendent l'être vivant : « *consanguin* », « *sang* », « *plasma* », etc. Elle éprouve physiquement le monde pour atteindre le « *sacré* ». Poète méditative « *elle dessine des fêlures par une échappée de l'âme* ». Dans *Il est quinze heures* elle insiste sur le délitement du corps : « *quelque chose se délite* » dont elle indique la cause : « *vieillir veiller* ». Elle précise l'« *engourdissement des gestes relâchement des tissus* » « *à la mesure inverse / de l'âme / qui s'aiguise / et s'appointe* ». Si un dépassement des fêlures et du délitement corporels est possible c'est grâce au rôle d'épure de l'écriture qui met en évidence l'élévation.

Ses poèmes sont parcourus d'un mouvement dont l'origine est la matière de toutes choses vers leur sublimation. Elle loue le « *Lieu non plus géographique mais sacré* » (*L'orient de la marche*). Mais cela ne se peut que si le socle sur lequel repose et s'appuie sa vision du monde est bien un des nombreux lieux concrets, matériels. Elle situe sa poésie dans les parcelles du monde et de la terre, par exemple dans *Transfusion* « *Franchir le Rhône comme on passe le Léthé* ». Son orientation poétique consiste à inscrire le poème dans le réel comme point d'accroche puis de départ d'une quête jamais délaissée : « *ouvrir le monde chaque matin* » et « *Le ciel se fractionne pour s'unir à chaque parcelle de matière* » (*L'orient de la marche*). Dans *Froissures* elle écrit « *Les mots font remonter les mots / du fond du silence* » dévoilant clairement son propos. Les impressions, les sensations, les sentiments suggèrent une sérénité méditative propice à l'émergence de ce qu'elle vise : le Lieu sacré. De l'emploi des toponymes et des lieux-dits surgissent d'autres mots, enfouis, plus profonds dont le sens est vertical : « *Le vrai lieu est hors espace / à la verticalité de lui-même* » (*L'instant sans impatience*)

Dans de nombreux poèmes Geneviève Bertrand emploie fréquemment la majuscule mettant ainsi en évidence des mots concepts : Sacré, Attente, Vie, Beauté, Absence, Retour, Présent, Vérité, Absolu, Ailleurs, Infini comme autant de jalons de son écriture nomade à la recherche de la Vérité : « *Sauvegarder la part de l'immobile / dans cette quête nomade de Vérité / qui sans cesse cherche un lieu pour habiter* ». Sa poésie est une quête de l'« *Ailleurs* », de l'« *Infini* » dont les vers de *L'instant sans impatience* « *silence primordial / celui qui laisse sourdre le son inaudible du monde / la vibration des pierres la pulsation de la sève / l'amour nomade de l'éphémère du sang* » sont à la fois condensé et synthèse de sa poésie.

Il ressort de la lecture des poèmes que le Lieu palpète dans les lieux que sont le monde, la terre, le corps parce qu'il en est le cœur.

BRIGITTE BROC (Moment poétique d'Aurillac, 8 mars 2019)

Brigitte Broc a publié une quinzaine de livres et des livres d'artiste. Elle participe régulièrement à des festivals où elle lit ses poèmes, souvent accompagnée par des musiciens, tels harpiste ou guitariste.

Lire, écouter ses poèmes c'est découvrir un univers où le langage bouleverse l'espace – aussi bien extérieur qu'intérieur. L'amour des mots et l'amour de la nature sont si bien noués que le caractère majeur de sa poésie est la transfiguration du monde par le langage. « *Tu avances désormais / Une parole devant l'autre, / Et le chemin exulte !* » écrit-elle dans **L'enfant des marées**.

La transformation que le langage opère sur le monde rend ce dernier différent, le rend même autre. Brigitte Broc dévoile un nouveau lieu - paysage, résultat d'une osmose entre les différents éléments, notamment végétal et animal, par exemple dans **Ferveur du matin** : « *Un pétale s'esclaffe, devenu papillon* ». La poète multiplie cet entrelacement toujours dans **L'enfant des marées** : « *Lexique salé rendu / À ma voix hésitante / Qui glisse, chaud et dru, / Dans le corps du poème* », que prolongent les vers : « *L'écriture, / Lente amie, / Marie les vins capiteux / Et les premiers narcisses* ». Ses poèmes sont traversés par l'exaltation sensible de la rencontre entre le mot et l'élément naturel. De même, **Dit de l'arbre** déploie un hymne à la nature où monde et langue fusionnent : « *un gazouillis / de branches / prend son envol* », « *L'arbre s'élançe / l'aubier rendu / à la démesure du temps* ».

Du corps du poème au corps de l'humain, il y a le temps de l'écrire : dans **L'infini visage** et dans **L'haleine tiède des vergers** l'écriture oscille entre la naissance et la louange de la féminité, quand la poète évoque « *la matrice du monde* » qui est d'abord « *émoi placentaire* » puis « *contraction de la divine matrice* » enfin « *borborygmes écarlates* ». La poésie est ici métaphore de la naissance.

Le langage selon elle est fondement du monde parce que « *Tout amour rassemble* ». Elle parle même de « *la semence des mots* » qui rend tangible la gestation de sa poésie et du monde dans un même mouvement : celui du paysage poétique.

VINCENT CALVET (Moment poétique d'Aurillac, 14 avril 2015)

Depuis 2000 **Vincent Calvet** a fait paraître régulièrement textes et poèmes en revues et dans des anthologies. Il a publié une demi-douzaine de livres dont *Rose d'espace* son nouveau livre paru aux « éditions du petit pois » et des inédits. Il dirige aussi la revue « Mange Monde » aux éditions Rafael de Surtis.

Il mène sa barque poétique sans se soucier de la pléthore des communications verbeuses. Il adresse aux lecteurs – qu'il tutoie volontiers – des messages où il présente sa vision du monde, lucide et solitaire. « *Pourquoi frémir sous la voûte de l'espace ? Que faut-il craindre ? L'univers a ses bornes. Elles sont ouvertes* » (**Principe d'indétermination**). Par message n'entendons pas seulement un point de vue, une idée ou une pensée. L'important pour lui est la langue, revisitée par la conviction que la poésie est le commencement de tout. Vincent Calvet est poète du voyage, à la fois intime et dans l'espace. Il voyage dans les aléas du monde, frayant son chemin entre illusions et chimères dont il s'agit de se défaire. Il n'en exclut pas pour autant le rêve ou le songe, et le silence, bien distincts des sirènes du monde. Le poète reconnaît parmi ses références les poètes surréalistes - bien sûr André Breton - pour qui le rêve est un moteur poétique. Il en revendique aussi la dimension subversive.

Vincent Calvet écrit à partir du silence, au bord d'un espace mouvant, le rivage. Les livres « *Solitude des rivages* » et dans « *la haute Folie des mers* » la partie intitulée « *enfin renâitre au rivage* » en sont les signes évidents. Le rivage est en effet le commencement de son écriture. Ainsi de livre en livre l'espace entre terre et mer est le point d'appui de son monde poétique. Par la métaphore de l'océan ou la mer, le poète invite le lecteur à s'engager dans cette voie avec lui. Partir du tangible et s'orienter dans la vastitude. Le poète aspire à un monde ouvert afin d'échapper à l'étouffement : « *rendre ce monde un peu plus vivable* »... Et pour cela il est prêt à partager son voyage sur sa barque, ou son radeau ou son esquif, autant d'embarcations empruntées qui attestent de la fragilité du transport... Le lecteur est alors entraîné ailleurs. Un ailleurs sous-jacent tel le palimpseste du monde des illusions et des chimères. Un ailleurs où monde et langue ne font qu'un. Selon le poète le monde est une ruine et seule la langue poétique peut le (re)construire. La langue devient un « bateau ivre » louvoyant entre les écueils du monde que sont les « *fosses du double sens* », « *les chausse-trappes de la langue* »... Son « bateau ivre » de mots avance, résiste à l'émiettement, à l'effritement, à la liquéfaction du langage. « *Poème mon espoir / ô / signes* » écrit-il dans *la haute Folie des mers*.

Vincent Calvet déroule sa poésie « *entre la terre et le large entre le ciel et l'ombre* », la poésie tel un havre où il puise « *dans les ornières du réel* » la vigueur d'aller de l'avant.

GEORGES CATHALO (Moment poétique d'Aurillac, 25 janvier 2011)

Georges Cathalo construit depuis plus de trente ans une œuvre dont le maître mot est quotidien. En effet de nombreux titres de ses recueils sont composés à partir du terme « *quotidiennes* » qui est un des thèmes majeurs de sa poésie. L'écriture dit l'ancrage du poète dans un quotidien, celui des jours et des nuits dans lesquels les femmes et les hommes vivent et meurent : « *et dans chaque jour/la ration du banal / du presque rien* » (*Marges du secret*).

Le quotidien, rassemblé dans ses « *quotidiennes* » n'est pas sublimé, magnifié, il est fait de ses « *menus riens* », de traces qui attestent à la fois de la vigueur et de la fragilité de la condition humaine. On pourrait, dans les nombreux livres que Georges Cathalo a fait paraître, lire la désespérance en l'homme. Mais, de façon constante, présenter la femme et l'homme dans leurs gestes les plus dérisoires ou les plus intimes devient louange de la simplicité d'être. Il montre cette simplicité dans les poèmes de *Quotidiennes pour Elle* dont parmi d'autres : « *comme sentir / son aisselle douce / tout près de la joue / avec le souvenir / d'autres mirages / qu'aucune image emprisonne.* ».

Outre le quotidien simple et l'amour de la femme aimée, la colère ou la révolte face au pourrissement que les tenants du pouvoir provoquent dans le monde sont aussi des thèmes importants et constants de sa poésie. Une poésie qui s'affirme résistance quand il écrit dans *Carnet des relevés du cadastre poétique* : « *La poésie va devenir peu à peu l'ultime rempart contre la barbarie, si toutefois ce monde survit à la barbarie* ». Le poète montre également au long de son *Carnet* une veine d'humour qui vient éclairer la critique caustique de la poésie ou des poètes : « *- Tiens donc, vous écrivez encore des poèmes ? (sous-entendu : à votre âge, vous devez être un peu dérangé de la cervelle).* »...

Dans *À l'envers des nuages* Georges Cathalo adresse une belle *Lettre aux nuages*, aux accents baudelairiens, où nous lisons la beauté simple du réel, comme une sorte de sérénité ainsi qu'une métaphore des hommes libres. Mais toujours le poète s'interroge et nous invite à l'énigme de la Question : « *regardez loin devant vous / vous ne verrez qu'un point / immobile et fuyant // (...) // pour perturber les habitudes // (...)* », énigme en partage, « *impatiens que nous sommes / à trouver une réponse / à une question qui n'existe pas* » (*L'échappée*).

La poésie de Georges Cathalo est dans ce parti-pris du quotidien non pour y être enfermé, « *un peu plus chaque matin / vivre doit s'écrire debout* » (*Quotidiennes pour résister*), mais pour y déceler les prémices de sa liberté et inviter les hommes à découvrir en eux la puissance de résister.

JOSYANE DE JESUS BERGEY (Moment poétique d'Aurillac, 28 février 2012)

D'origine portugaise, **Josyane De Jesus Bergey** confie « *je me sens toujours l'émigrée de par mon père* ». Sa poésie se déploie entre mémoire et espoir, entre inquiétude et tranquillité. Sa fréquentation du désert témoigne de sa quête de sérénité : « *Le soleil naît dans le désert* » écrit-elle dans ***De l'arbre à l'homme*** comme en écho à Hölderlin quand il écrit « Là où croît le désert croît aussi ce qui sauve ».

Quasiment dans tous ses livres elle s'interroge sur la condition humaine quand l'inquiétude prend le pas sur l'espoir. « *Chaque mot en désespoir / pleure / sur les branches de la lune* ». Elle interpelle l'homme, le met devant ses responsabilités : « *Si le ciel te semble sombre / peut-être y es-tu pour / quelque chose* » (***De l'arbre à l'homme***). Parfois, elle exprime une désespérance à vif : « *Une ronce défigure le matin / la rose se penche / essaie la rosée / laisse l'épine raconter le sang* » (***Ne me raccompagnez pas je suis pressée***). Souvent des fulgurances éclairent son pessimisme, « *une odeur d'orage / froisse les chemins* », ou « *la lumière se sent bien / d'avoir su retenir / une gorgée d'étoiles* » (***L'eau perride***). L'enfance, ce qui est révolu et qui reste à dégager des méandres de la mémoire, devient une sorte de refuge : « *Comme le tatouage sur la peau / je me souviens de nos identités / je n'attends plus personne / ramène-moi / vers la maison de notre enfance* » et « *Enfant des lieux où me conduiras-tu / je n'ai pas besoin d'éternité / voici que tu me promets / de me porter vers le vent* ».

Les amulettes expriment à la fois la double quête d'un temps, peut-être de quiétude - « *ramène-moi / vers la maison de notre enfance* » -, et d'un espace, à la fois réel et imaginaire, le désert - « *l'ocre se confond dans le désert / tu traces un monde* ». Le poème « *Jeu de ruban* » dans ***Ne me raccompagnez pas je suis pressée*** révèle sa démarche de porter la mémoire de l'enfance au présent : « *Pendant que s'agite / Autour de toi / En huit et double huit / Le ruban qui t'enveloppe / La grâce de ton enfance / S'épanouit. / Le chien à tes pieds / Surveille tes mouvements / Allons-nous échanger / Le poème / Comme une goutte d'eau / Née du matin ? / Allonge tes cercles / La paroi est si frêle / Que l'on peut à travers toi / Voir jaillir nos lendemains.* ». Ainsi la mémoire semble apporter sinon une solution au moins une éclaircie rassurante à l'angoisse de la poète qui lui permet de se projeter : « *Parfois le rire des femmes / accroupies dans les cours / parfois / le chant d'un enfant nous / font vivre un bonheur d'oubli / chaque jour se souvient / de ton visage. // Viendra le temps // de dire Non aux hommes // Viendra le temps // d'apprendre à vivre !* » écrit-elle dans ***Tout à côté le mouvement des jours***, un inédit dédié à Mahmoud Darwich.

MICHEL DESTIEU (Moment poétique d'Aurillac, 2 juin 2015)

Le poète **Michel Destieu** parcourt un espace géographique de l'Agenais à Bordeaux, s'élargit vers Perpignan via Sète et pousse jusqu'en Grèce. Toute une aire poétique, loin des abstractions, au plus près des réalités humaines, animales et des choses de la nature. Un espace traversé par le temps et transfiguré par l'écriture, depuis l'enfance jusqu'au présent du poème. Un espace-temps qu'il développe constamment dans les livres *L'èstre-L'être*, *Las gents-Les gens*, *La Tour Thierry* et dans les textes multiples publiés en revues.

Le poète porte au vivant du poème aussi bien d'autres poètes amis – disparus ou non – Thierry Metz, Jean-Pierre Tardif que les hommes et les femmes, proches ou lointains, qu'il a rencontrés, découverts, accompagnés. En cela Michel Destieu est un poète humaniste pour qui la fraternité s'exprime dans les poèmes écrits en ôc et en français. Langues où il révèle sa liberté à l'égard des conventions, sa liberté de ton.

Quelques extraits des trois titres rassemblent son propos de poète. Pas de fioriture, pas de tergiversation, il va droit à l'essentiel : à la « chose ». Dans *Las gents-Les gens* : « *Je disais au poète que je ne soignerai pas davantage mes textes / qu'ils deviennent poème : / ils pètent de santé et roulent et courent sur la chaussée de l'été.* » « *Parlabi al poeta. I disia que potingarai pas mai mos tèxtes / que s'endevan poemas : / Peton de santat e rotlon e corron sur las causada de l'estiu.* »

Dans *L'èstre-L'être* : il dénonce « *Des maquignons qui maquillent la langue* » « *De maquinhons que maquilha la lengua.* ». Voilà clairement dit son refus de compromettre les mots. Il n'importe pas pour lui de bien ou mal dire. Il dit simplement. Et, dans *La Tour Thierry*, « *Toi là, tout-fouissant. / Un plomb après / une déraille inouïe : chaque mot / pulse-avale // la joie, (...)* ».

Aller à l'essentiel telle est sa démarche. Aller à la chose, à l'être, à tout ce qui porte mystère ou énigme. Le questionnement traverse sa poésie. Elle charrie la vie et la mort confondues des êtres – humains et animaux – et des choses. D'où le titre « *L'èstre* » dont Jean-Pierre Tardif le traducteur du texte en français souligne la polysémie en occitan. Michel Destieu s'interroge et interroge les autres et le monde. Ainsi les trois moments du livre révèlent sa démarche comme une montée, comme une crue : d'abord *Enjòs / En dessous* où il rassemble la matière de l'enfance, puis *Pèl mièg / Au milieu* où le temps de l'action se déploie, enfin *Amont-naut / Là-haut* met la vie en question. Il mêle les choses et les êtres, il les place sur le même plan, dans *L'èstre-L'être* par exemple quand il écrit « *La figure culinaire de la métempsychose : la ratatouille. / Des restes suffisamment appétissants pour donner l'envie d'une recomposition.* » « *La figura culinària de la metempsicòsa : la ratatolha. / De rèstas pro apetissents per donar l'enveja d'una recomposicion.* ». Michel Destieu présente une vision que n'aurait pas désavouée Joseph Delteil dans **Le sacré corps** « *Bébé, je fus pris au piège, et frotté de rhétorique comme on frotte le pain d'ail. Bon ! Il s'agit de se laver la tête, et le cul, et de partir à tire-d'aile.* »

Être parmi et avec les autres, modestement et lucidement, est un principe permanent : « *Le fait de mourir n'a jamais nourri ma rage contre l'Autre* » « *L'afar de morir n'a jamais noris ma rauja contra l'èstre* » (*Las gents-Les gens*). Il ne fait pas de compromission. « *Mais je cherche à tout dire, tout curer / pour mener la charge / un raffut avant / que ne s'en aille / les gens / la chose* » « *Mès cerci de tot dire, tot curar / per menar la bravada / un rafut abans / se n'angon / las gents / l'èstre.* » Voici un poète qui est dans l'urgence de dire et d'écrire le temps de vivre avec la mémoire de ce qu'il fut, de l'être qu'il est au présent, taraudé par la question : « *Qu'est-ce que je fais ici ? (...) Rien de plus, à part une bienveillance à couper au couteau et mon statut à moi : La cerise de l'univers.* » « *Que fau aici ? (...) Res mai qu'aquò, a despart d'una benvolença de copar al cotèl e mon estatut a io : La cerièisa de l'univèrs.* » (*L'èstre-L'être*).

MICHEL DESTIEU (texte de la préface de *Entà Katakolo/ Vers Katakolo* Textes occitan, français, grec - éditions Paraulés)

Le livre *Entà Katakolo* est une quête d'un Lieu. L'adverbe « vers » l'indique clairement. Michel Destieu se lance à la recherche de lui-même via la rencontre d'un lieu et d'un moment où son écriture rassemble l'universalité d'une Grèce mythique et la particularité actuelle d'un arpent de cette même Grèce.

Le poète est au plus près des « choses » simples que les « gens » simples font, défont et refont jours après jours. Choses et gens sont des mots qui reviennent souvent dans ses textes. De même, le poète est tendu vers le mystère, voire l'énigme, de ce qui dépasse tout un chacun : l'espace-temps dans lequel les uns et les autres vivent. Il s'agit d'une tension porteuse de vérité aussi : « (...) *ça fait peur / d'égratigner le temps* ». Comment le poète Destieu peut-il nommer ce qui dépasse l'homme Destieu, mais également les femmes, les hommes, les enfants, les « bestioles » de Pyrgos et de toute autre contrée ? Sinon en plaçant le propos poétique dans un contexte quasi mythologique contenu dans les affaires quotidiennes de l'humanité. Ainsi les poèmes oscillent entre les impressions sensibles telles « *l'odeur du jasmin* », « *un vin de feuilles plus doux que le soir* » et le surgissement de l'énigme – Delphes n'est pas loin – « *quelque chose d'étranger à eux / plus loin / gratte doucement l'infiniment neutre* ». Le peuple grec vit et meurt au cœur de la tragédie humaine, êtres d'hier et ceux d'aujourd'hui. Michel Destieu dans sa poésie ouvre une « *fenêtre sur le grand neutre* ». La conscience d'être mortel traverse *Entà Katakolo*. « *Nous qui avons vu mourir nos vieux / quelque chose nous heurte, nous crève les yeux : c'est la violence dans le malheur vers jamais* ». Et plus loin le poète persiste et signe : « *Plus d'une vie / souffre et meurt / ni roue ni flèche / ni résurrection ou réincarnation / l'horizon une fois clos / odeurs et notes / fuseront / ni merde / ni rien / seul / le / plus* ».

Il y a chez Michel Destieu, c'était déjà présent dans ses précédents recueils mais ici avec plus de force, la conscience et l'affirmation de la déréliction de la vie. Cela n'occulte pas la possibilité d'un espoir pour ici et maintenant, pas pour l'au-delà. Espoir quand il écrit « *De ce côté, l'être plein de quelque chose qu'il faudra dire un de ces poèmes / à la pointe d'un oiseau* » et plus loin creusant l'idée : « *Si je bricolais un collage de ma Grèce / je couperais d'abord tous les après-midi / avant de titrer au dos de l'oiseau : paradis terrestre* » L'oiseau, le paradis terrestre, autrement dit la liberté. Il est alors possible de faire retour sur le monde grouillant que le poète fait surgir superbement à la page 24 de la version française. Tout est vie. Les bruits du monde, a priori sa cacophonie, deviennent poétiquement harmonieux.

Lire *Entà Katakolo* c'est être assuré que la poésie n'est pas une vue de l'esprit, n'est pas une édulcoration, une évanescence. La poésie n'est pas une euphémisation du langage. La poésie c'est de la chair. Elle s'incarne. Elle fait masse, elle prend matière. Si esprit il y a, si la poésie a une âme, elle émane des « choses » et des « êtres » du monde. Le poète porte au creux de ce livre la matière du monde qui est son âme. La poésie est l'âme matérielle du monde.

Lire Michel Destieu c'est aller à la rencontre d'un ton poétique. Inégalable. Inimitable. Un ton qui lui est propre. Un ton au service d'une langue qui saisit la vérité d'une terre, pas n'importe laquelle, la terre de la tragédie, la terre des commencements de toutes choses, de tous êtres, celle d'une civilisation qui perdure : « *la vague sans fin* ». L'homme est en quête du Lieu, en quête de l'Instant, ici Pyrgos, ailleurs les contrées occitanes, ailleurs encore tous les lieux-dits du monde. Et l'homme se dévoile poète.

NICOLE DRANO STAMBERG (Moment poétique d'Aurillac, 5 novembre 2011)

Nicole Drano Stamberg est une poète pour qui l'air, entendons le souffle, est premier avant tout autre élément. Sa poésie suggère légèreté et non évanescence. Depuis *Il va neiger nous attendons dans le parc* jusqu'à *Délicatesse et gravité* elle met en présence les oiseaux, les eaux multiples, les espaces géographiques et mnésiques dans une écriture d'où s'élève sa musique vive et feutrée. Par leur rencontre elle tisse son monde poétique « *Une aile de poème accrochée au dos* ». Ses poèmes brassent le ciel, les oiseaux – et avant tout autre l'hirondelle –, la terre. Ainsi l'image qui ressort de sa démarche est celle d'une poésie ailée : « *Seule d'un coup d'aile, / hirondelle, / tu ouvres le ciel scellé / dans le secret des airs* ».

Le livre *Ciel ! Ciel ! Des poèmes hirondelles !* d'où sont extraits ces vers, développe les correspondances entre le mot, l'hirondelle, le papier d'écriture jusqu'au sans-papier. L'oiseau devient la métaphore de l'humain d'abord, puis de l'amant, et implicitement de la liberté car les oiseaux n'ont pas de papier, ils n'ont pas de frontière.

Nicole Drano Stamberg prolonge et parachève le souhait qu'elle exprime dans *L'employée de la poésie* quand elle écrit « *Je cherche une réalité sans frontière* ». Elle parcourt le chemin qui se joue des frontières pour accéder à la réalité. Ce chemin a un nom : poésie. Ainsi qu'elle l'écrit : « *la poésie tourne. / Vire. Agite le désordre des syllabes / (...)* ». Le rôle de l'employée que la poète affirme être est de « *choisi(r) dans l'agitation des mots / La phrase qui diffère de ce qui est écrit / (...)* ». Précisément contre la pléthore des bavardages, Nicole Drano Stamberg choisit la voix de la poésie, celle qui « *ramène(...) / les étoiles au milieu du factice* ».

GEORGES DRANO (Moment poétique d'Aurillac, 5 novembre 2011)

Georges Drano est un poète bâtisseur. Le mot est pour lui le cœur même de son affaire poétique qu'il décline en de nombreux synonymes : la maison, la porte, le mur, le chemin, le talus, la terre, l'arbre. Soit autant de termes équivalents du mot. Ici nulle abstraction de sa part, en effet sa poésie va du corps au monde et du monde au corps. Le vers « *La poésie est ce qui avance dans le corps* » dans *Salut talus* fait écho à un vers de *La poursuite des apparences*, « *à chaque pas un mot avance à l'intérieur du corps* ». Ses livres réitèrent l'équivalence du mot, de la parole, de la voix. Quels sens la voix, la parole, le mot ont-ils?

Son livre *Tenir* répond au monde fuyant, éphémère : la langue est ce qui dure et cette durée est la poésie elle-même. « *Langue passagère / Obscure langue / Lance tes mots / dans les pierres* ». Il suffit dès lors à Georges Drano de trouver et d'établir le lien entre tous ces termes pour que sa maison poésie tienne debout. Et le chemin est le ciment reliant et consolidant sa poésie. Que le chemin conduise à la maison ou qu'il parte d'elle, il est à la fois le fil conducteur de l'écriture et ce qui maintient de livre en livre la demeure poétique. « *Passée la porte, le chemin rappelle l'usage de la terre.* », la maison est donc la métaphore de la poésie, du corps, du monde, de la terre. La poésie est la maison elle-même. Les murs de la maison poésie tiennent parce que le poète suit constamment le principe : « *il faut déblayer les propos inutiles* ». Ainsi quand il écrit « *La bouche mêle la terre / les pierres et les mots* » ou « *Les feuilles, les branches, les pierres / et les murs comme des mots / (...)* » Georges Drano affirme l'enracinement de la poésie dans la langue.

COLETTE GIBELIN (Moment poétique d'Aurillac, 9 décembre 2008)

Colette Gibelin est poète de la lumière. « *Ô bonheur d'être dans la lumière...* ». « *Les gorgées de lumière jaillissent avec le vent et avec elles jaillissent les couleurs* » écrit-elle dans *Souffles et songes*. Elle exalte constamment la lumière et la touffeur du lieu : « *fracas de lumière/le soleil exulte et la chaleur/se répand comme une huile.* » (*Un si long parcours*). Originaire de l'autre rive de la Grande Bleue, elle témoigne dans ses livres d'un monde de chaleur, de flores et de roches toutes « *gorgées (de) la lumière* » si caractéristique des paysages méditerranéens où « *l'été crache son feu* ». Mais la présence permanente de la lumière n'aveugle pas pour autant l'interrogation existentielle qui sourd régulièrement dans ses poèmes. Si lumière il y a, elle ne saurait éclater sans son contraire ou complémentaire, l'ombre. Le recueil *Le jour viendra la nuit aussi* présente la quête de la lumière « *Sortir enfin de l'ombre, désertier les grottes enfouies* » comme l'épreuve de la traversée des ombres, celles de la nuit avant l'éclaboussement solaire. Comme s'il s'agissait d'une naissance et donc de vie et de mort aussi : « *J'ai peur, tout à coup, de ce qui gronde en moi comme un chacal en proie au mal de faim. J'ai peur de toutes mes faims de vivre, inassouvies et prêtes à me dévorer. Je suis la proie de ma propre faim. Je meurs de ce manque immense de l'univers : non désir, non échange, non transparence. Je meurs de froid dans le négatif du soleil.* ». Et la poète termine ainsi : « *Il y a pourtant, quelque part, des embrasements, des mots vibrant comme des violons, et des sources où boire à longs traits la lumière.* ». Cette interrogation existentielle parcourt également *Dans le doute et la ferveur* où sa voix devient plus grave quand « *La nuit dévore le soleil,/et s'essouffle/dans la lumière revenue* ». L'écriture se fait tranchante, âpre pour dire un monde écartelé entre suavité et aspérité : « *Je garde, au fond de phrases qui tâtonnent, / les subtiles harmonies du couchant, / le mauve et le violine, / et les sombres alliances* ».

Son écriture cherche à lier ce fonds de sensations avec la quête du temps qui s'écoule dans la permanence d'un « *Instant d'éternité avant le tremblement du jour* ». Ainsi elle déploie son univers poétique où les mots sont des pierres chauffées à blanc qui jalonnent *Un si long parcours*, celui du temps, celui de la vie... « *Je te cherche dans ces soleils, où les gestes non faits, les mots non dits, ont le poids de l'éternité.* ». Dans *Vivante pierre* le minéral acquiert alors la qualité du vivant : « *Palpitation de roches* », « *La douleur minérale revient* », « *Colères de l'esprit / Qui gronde au cœur des pierres* ». Elle attribue à la pierre, au caillou, au sable, au limon, au galet les angoisses de l'être dans des vers qui relient l'infime à l'univers, ajoutant le temps de vivre à l'immensité cosmologique : « *le temps / comme une pierre qui tombe infiniment / dans le vide étoilé* ».

GHISLAINE LEJARD (Moment poétique d'Aurillac, 18 novembre 2014)

Ghislaine Lejard est plasticienne et poète. Elle réalise des collages, entre figuration et abstraction, jouant sur les harmonies entre les couleurs et les formes.

Sa poésie est vouée aux impressions. Qu'il s'agisse des saisons, des éléments naturels ou bien des sensations personnelles, la poète traduit dans de courts poèmes ses impressions sur le temps.

Ghislaine Lejard procède par touches légères pour dire l'écoulement du quotidien : « *nos jours passent* » tissant « *la trame de nos souvenirs* » ainsi qu'elle l'écrit dans ***Sous le carré bleu du ciel***. Sa poésie est à la croisée de l'instant et de l'observation. L'instant pour elle tend à durer, renforçant le sentiment de sérénité ou de tranquillité qui émane de ses vers. Ghislaine Lejard dans sa démarche de saisir l'instant porte un regard empreint de sagesse qui englobe tous les sens. Les sensations sont exaltées, par exemple dans le poème : « *Dans la cuisine l'odeur des confitures / la mère écoute l'enfant / du bout des doigts embrasse la douceur du cou / une tasse de thé et déjà l'on oublie / la chaleur de juin et le goût des fruits rouges / temps de l'écoute / l'écumoire tache l'évier / et les robes légères des petites filles / appellent l'été / dans le couloir des bruits de pas / vestige sacré le lavoir silencieux et complice / dessine la trame des souvenirs.* »

Son regard sur le monde extérieur dialogue aussi avec le monde de l'intériorité. Ce regard est révélateur d'une nostalgie de l'enfance comme elle l'exprime dans ***Parler la solitude***, nostalgie nourrie des regrets des « *enfances à jamais figées* » dans les « *photos vieilles photos jaunies* ».

Dans ***Un papillon sur l'épaule*** la poète donne la primauté au temps, le temps « *étiré* », le temps « *au ralenti* », le temps en « *attente* », ce temps qui ouvre un espace propice aux rêves : « *Le film passe / Au ralenti / Des rêves oubliés* ». Nous retrouvons ici regrets et nostalgie qu'elle exprimait déjà dans ***Musiques de l'absence*** : « *Comme un regard posé sur les regrets, / Le passé est notre nostalgie* ».

Entre regard, instant et rêve Ghislaine Lejard dévoile une poésie intimiste qu'elle nourrit des impressions que le monde lui suggère. Le moindre objet tel un bassin qui « *relie / la terre au ciel* » ou la moindre flaque révélant « *l'envers des choses* » acquièrent une dimension plus vaste à la mesure de l'océan - elle vit à Nantes - où elle se ressource : « *l'océan comme un battement de cœur* ».

DANIEL LEUWERS (Moment poétique d'Aurillac, 20 janvier 2015)

Daniel Leuwers invite le lecteur, et l'auditeur, à un voyage dans le langage. Un chemin entre la vie et la mort, souvent jalonné d'érotisme et de pessimisme. Un chemin pavé de mots les plus simples, les plus communs qui soient. Comme si sa poésie était une réponse à l'interrogation « comment aller du poème à la chanson ? », une sorte de clin d'œil à Joë Bousquet, celui de « La connaissance du soir », précisément de « Pensefables et dansemuses » si prisées de Louis Aragon.

Dans *Dix chansons*, « *je t'aime je t'aime / (que voulez-vous / c'est mon thème)* » annonce la couleur, celle de la vie entre le rouge du désir et le noir de l'absence. La vie occupe tout l'espace du monde - Daniel Leuwers est un grand voyageur - et tout le temps de l'écriture. – Il est question de « *l'érotisme des croisières* » servi par le lancinement des assonances : « *Le Nil descend on y consent on y est indécent / À Assouan les assauts y encensent le jour* ». Le chemin de la vie en poésie, le poète le parcourt tout en cadence, y invitant ses poètes amis : « *La chanson la chanson / de Ronsard à Verlaine / de Nerval à Goffette / du P'tit Quinquin à Charles Pennequin / c'est l'émoi c'est la fête* ». On mesure ici tout le plaisir du jeu de la langue, de l'écriture d'abord, de l'oralité ensuite : « *on ne sait on ne sait / si l'écriture nous ceinture / dans l'entre-deux l'entre-nous-deux / ou dans l'ancre et le nœud qui en nous se dénoue* ».

Dans *L'enchanteur de Mexico* le plaisir des mots le conduit à demander à Serge Pey et Jerome Rothenberg, deux poètes de la performance orale, à venir avec lui « *oh ! vite, au zoo / avec Luis Mariano !* » ou bien à arpenter le Mexique mythique ou littéraire : « *je cours de Coyoacan à Chapultepec / je suis un vrai Zatopek / (ça rime avec Aztèque !)* » ou « *Certains s'envolent pour Chihuahua / (wa wa, les chiens !)* »...

La gourmandise des mots n'empêche pas Daniel Leuwers d'être lucide sur la solitude du poète quand il doute et s'interroge : « *Le trait s'efface / le peintre se libère / le mot, du poète, désespère* » et « *Tu accentues le drame / pour la gloire du poème. / Mais qui le lira, ton poème ?* » (*Moi je te dis que*). Où est-il le drame ? Dans le réel ou dans le langage ? Peut-être un poème de *Hors l'amour* apporte une réponse : « *L'amour, / c'est le regard de l'autre / à qui l'on dit « Je t'aime » / et qui tente de savoir / le secret amer / de ces mots très doux / mais si flous / et jamais assez fous* ». Avec toujours la conscience que la poésie, invisible et inaudible ainsi qu'il l'écrit dans *Fausseté du vrai* : « *être seul contre tous : / vérité du poète* », est aussi son insolence.

DANIEL LEUWERS (Moment poétique d'Aurillac, 25 janvier 2019)

Daniel Leuwers est critique littéraire, essayiste, poète. Il est l'auteur d'études littéraires sur de nombreux poètes et romanciers, Pierre-Jean Jouve, Yves Bonnefoy, Rimbaud, Apollinaire, Mallarmé, Musset, Reverdy, Char, Zola, Radiguet, Loti, et tant d'autres.

En janvier 2015 Daniel Leuwers dans le cadre d'un moment poétique avait présenté l'exposition des livres pauvres qu'il avait confiés à la Médiathèque. Il avait lu quelques-uns de ses poèmes. Depuis, il a publié de nouveaux livres et il poursuit son projet généreux de création et de diffusion des livres pauvres. Il a fait don de la collection de ceux consacrés à Paul Valéry, riche de plus de 500 titres, au Musée éponyme à Sète. Maïthé Vallès-Bled qui en est la Conservatrice poursuit constamment la promotion de la poésie et des arts notamment par le festival Voix Vives de Méditerranée en Méditerranée et par les expositions d'artistes aussi riches que variées.

Aujourd'hui nous recevons un poète dont l'œuvre noue indissociablement le réel et le langage. Le moindre fait quotidien se traduit chez lui par l'agencement des mots dans l'objet poème. Par exemple les **Poèmes de train** rassemblent des impressions fugitives, furtives de la réalité. Les paysages traversés au cours de voyages – le Mont Ventoux, Nîmes, Sète mais aussi le Mexique, l'Égypte, Tokyo, Lisbonne, etc. – lui suggèrent et lèvent par le jeu magique du langage un fonds de sensations multiples dont ressortent fréquemment l'amour et la mort. Dans **Daniel Leuwers Sous le soleil complice**, de la collection Chiendents, Bernard Fournier écrit « La poésie de Daniel Leuwers se nourrit du monde qui est le nôtre. Ainsi le quotidien y tient-il toute sa place. Le monde, ce sont aussi les femmes, et l'amour. Puis vient la mort si souvent associée à l'amour. Tel élément de réalité porte au présent un amour perdu, dans une tonalité mélancolique. Tel autre soulève un érotisme discret, voire parfois cru, souvent désabusé. Les titres mêmes des recueils **L'amour tremblé**, **Hors l'amour**, **Malamour** révèlent chez le poète la fragilité des amours humaines...

Un poème de **Dix Chansons** en est l'illustration : « 1./ *Je t'aime je t'aime / (que voulez-vous / c'est mon thème) // Je t'aime je t'aime / (c'est mon jeu c'est l'enjeu / ça fait des envieux) // Je t'aime je t'aime / (ne me jetez pas l'anathème / car l'amour est souffrance / cruelle remembrance) // Je t'aime je t'aime / mais la nuit est si froide / que le Nil nous appelle / loin du Loir trop fade / où s'élonge la mort »*

Et un extrait d'un autre : « 4. *L'amour l'amour / ça ne dure pas toujours / ça s'arrête ça revient / ça éclate en plein vol / ça s'écrase sur le sol / c'est comme un avion / (mais dans quelle direction ? / avec quelle réaction ? »*

De même il évoque pudiquement la mort d'un ami dans un poème de « **Moi je te dis que** » : « 13. *Moi je te dis que / c'était un ami cher / et il est dans la boîte / au milieu de l'église / où j'arrive en retard // O frère / j'ai pris ta place et ton chapeau / pour défendre les poètes / qui se cherchent / en leurs textes indécis // Mais pourquoi cette chute / très brutale / sous le Cimetière Marin ? // Tandis que ton cœur cesse / le mien ne sait très bien / s'il faut mourir déjà / ou jusqu'au sommet courir »*

Dans les nouveaux livres édités, une urgence contenue est exprimée dans un ton plus grave. En cela sa poésie s'affirme au cœur du paradoxe de notre temps.

Dans le long poème « **l'étrange passage** » il entrelace universalité et singularité. Les sensations et les sentiments traversent l'espace et le temps, ainsi que le réel et le virtuel, de Tokyo à Lisbonne via l'Afrique et Paris. De la ville réelle à la ville transfigurée dans un film. Ce poème énonce également un point de vue politique et social par la référence aux « *humbles* » victimes des « *hordes très dignes qui savent la trahison de l'accueil* ».

Ce point de vue fait écho au texte « **Aux parents revenants** » qui alterne prose et vers où l'auteur s'interroge : « *Ajouter un poème à ce poème ?* », faisant référence au film

documentaire « Des spectres hantent l'Europe » où Niki Giannari et Maria Kourkouta montrent et dénoncent ce qu'est la politique de l'Europe dans un camp de réfugiés en Grèce. Hölderlin écrivait « À quoi bon des poètes en un temps de détresse ». Et Daniel Leuwers écrit en écho dans **Fausseté du vrai** : « être seul contre tous : / vérité du poète » et « tu accentues le drame / pour la gloire du poème / mais qui le lit, ton poème ? » De même dans **Aux parents revenants** « le poème se tait, le poète s'est tu ».

Les poèmes de Daniel Leuwers portent une vision de la poésie ancrée dans le réel, nourrie des aléas du monde. Une vision qui n'empêche pas de jongler avec les mots, de jouer avec la langue, de se jouer de la langue. Une façon pour l'auteur de se mettre à distance tout en témoignant des contradictions qui déchirent l'humanité. Quand il écrit « *Moi je te dis que / rien presque ne se passe / Un homme sous un arbre / converse au téléphone / Un autre regarde les canards / qui s'agacent / Sur mon banc / je suis le troisième homme / qui écrit ce qu'il voit / et porte témoignage / d'un beau moment de grâce* » il y a comme de la tendresse envers ses semblables, à la fois à distance et au plus près.

Daniel Leuwers soulève par le truchement des jeux de mots télescopant le réel quotidien les questions majeures des femmes et des hommes : la vie, l'amour, la mort. Une poésie au cœur du monde.

BÉATRICE MACHET (Moment poétique d'Aurillac, 28 mai 2013)

Depuis ses premiers livres jusqu'aux récents l'univers poétique de **Béatrice Machet** gravite autour du corps. Elle puise dans sa pratique de la danse la matière même de son écriture. Elle conduit en effet un dialogue constant, un va et vient permanent, entre le langage corporel et le langage poétique. Elle réalise dans un même mouvement l'équivalence de ces langages. Ainsi, elle oriente les deux langages - mus par le « *même souffle* » - vers la clarté : « *dans la nuit le jour se dépose* » (***Un jour la vie***) comme si elle portait la lumière dans les ténèbres. Quand dans ***Muer*** elle écrit « *Le chant de la lumière/l'équivalent : la danse* » elle affirme en effet, plus que l'analogie, l'égalité entre la danse corporelle et la danse des mots. Les vers « *quand le corps se fait idéogramme / chorégraphie et calligraphie / procèdent du même souffle* » traduisent de façon éclatante sa poésie : le corps en mouvement devient dessin, et la danse et le signe deviennent paroles entrelacées. Béatrice Machet modèle son univers poétique comme l'osmose entre tous ces langages.

Sa poésie présente aussi une dimension ludique affirmée aussi bien dans ***Der de Dre*** où nous lisons respectivement « *tandis que grogne la gorge / tourbes dans le ventre* » et « *ça filandre ça filangue* » que dans ***Entretien-Fragments*** où elle ajoute « *j'adore jouer avec les mots et en envoie / quelques-uns en touche à la ligne* »...

L'équivalence du corps et des mots se concrétise par son engagement dans le monde pour dire, par exemple dans ***Der de Dre***, « *sa capacité/de s'insurger* » et « *de s'émerveiller* ». Alors la poète se fait attentive aux êtres qui habitent le monde, à une humanité toujours sur le fil du rasoir, exprimant sa conscience cosmopolite entre désabusement et inespérance : « *Vint le temps de fuir la futilité / pour contempler la face cachée de la liberté.* » ainsi qu'elle l'écrit déjà dans ***J...*** Son attention à autrui se déploie dans la passion qu'elle exprime à faire connaître les poètes amérindiens par les traductions de leurs poèmes et l'analyse de leurs conditions d'existence : « *Dans un contexte où le mode rationnel de penser, à l'occidentale, est le seul autorisé, dans un contexte de dialectique binaire intériorisée comme seul rapport au monde, dans un monde où l'intuition, le rêve, sont ridiculisés, où le seul scientifique a voix au chapitre, comment se faire entendre en tant qu'Indien ?* » (***Entre éthique et politique***, dans *Recours au Poème*, revue en ligne).

La poésie de Béatrice Machet est un hymne à la vie, décliné dans de longs poèmes jusqu'au tourbillon quand elle cherche à « *deviner l'élan / la chorégraphie aérienne / du vertige* » et vise « *aucune autre maturité / que celle de l'arbre / à désirer* » (***De quoi s'étonner encore de vivre***).

LUC VIDAL (Moment poétique d'Aurillac, 15 mai 2018)

Luc Vidal a fondé la Maison de la Poésie de Nantes. Il a également créé les éditions Le Petit Véhicule où il publie auteurs et artistes dans deux collections : *La Galerie de l'Or du temps* et *La revue Chiendents*. Il dirige aussi *Les Cahiers d'études Léo Ferré*, *Les Cahiers des poètes de l'école de Rochefort*. Ces cahiers consacrent respectivement des réflexions, des analyses sur le poète chanteur libertaire et des études, des évocations notamment sur René-Guy Cadou et ses comparses.

À la question qu'est-ce que la poésie il répond « *La Poésie, c'est la mémoire des braises* ». Et à propos de son digne « *Orphée du fleuve* » il précise qu'Orphée est la figure même du poète. Sur son fleuve poétique Luc Vidal emporte le lecteur pris dans le souffle lyrique du personnage mythologique Orphée. Dans l'analyse de la poésie qu'il propose il distingue deux figures majeures, Orphée, bien sûr, et Narcisse. Selon lui « *Orphée sert la beauté et Narcisse aime la beauté* ». Surtout la sienne ! Nous voyons ici la différence entre le poète tourné vers l'autre et le poète en admiration de lui-même. La lecture d'« **Orphée du fleuve** » permet de préciser l'inclination de Luc Vidal. Orphée hante son œuvre. Bien que le poète écrive modestement « *je ne serai jamais Orphée* » il chante de poèmes en poèmes la mélancolique beauté de l'amour mais aussi son incandescence, d'où les braises qui attisent l'amour de la poésie.

Le poète et musicien amoureux d'Eurydice est constamment présent dans tous ses livres. « *Ton île comme un poème voyageur du désir de nous* », « *et l'amour toujours l'amour l'amour / le sixième continent comme une rose de folie* », « *tu es entrée en moi cette nuit par un sentier de rêve* », et dernière référence ici « *le poème d'amour dans mon souvenir soulève une étrange et douce confusion qu'il y a entre l'être aimé et l'être poésie* ». Il ne s'agit pas d'un amour abstrait, conceptuel adressé ou référé à la Femme. Luc Vidal chante l'amour concret, sensuel, charnel, érotique qu'il a éprouvé, qu'il éprouve, qu'il vit pour la personne aimée et amante, ou les personnes aimées et amantes au fil du temps. Il s'inscrit ici dans la veine poétique de l'amour tel qu'il est exaltée par René-Guy Cadou ou Paul Eluard. Je pense également au livre « *Sur le fleuve Amour* » de Joseph Delteil.

D'autant que le poète écrit « *Pas de poésie, pas d'amour sans feu lyrique, sans don de soi* ». C'est donc une poésie d'ouverture et de confiance que la sienne, ouverture vers autrui et confiance en l'autre déployée de vers en vers, par exemple : « *poème bleu de l'attente poème rouge de l'offrande* ».

Le bleu et le rouge colorent constamment **Orphée du fleuve**. Je relève entre autres vers « *couleur rouge, couleur bleu, chevelure douce et fauve des sortilèges* ». « *La couleur bleue parfume ma poésie et l'acte d'aimer* ». Le titre révèle l'importance du fleuve dans le livre. Il est omniprésent. Luc Vidal est Nantais et le fleuve est la Loire, qui baigne les quais de la ville. Il est aussi le fleuve de l'écriture, et celui de l'amour. Sa poésie s'écoule entre les rives du réel et de l'imaginaire voire du rêve ou du songe. Il écrit par exemple « *le mot fleuve (...) assure la couture de mes poèmes* ». Et encore « *je me laisse guider par le vent des mots et des chansons / en pensant au fleuve de ton sommeil qui inonde la nuit* ». Enfin : « *L'île, le fleuve et le temps, une trilogie qui fait surgir dans nos cœurs le lyrisme d'amour* ».